Bretagne 14-18

Association de recherches et d'études sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre.

Mars 2024 **Bulletin N° 108**

ISSN : 1240-5396



Champagne –B.N.F.

Sommaire

Page 2 : Témoignages croisés
Page 6 : Les débuts de la guerre des positions vécus par un réserviste allemand dans la région de Noyon,
Page 10 : Journal de guerre et d'occupation (août-septembre 1914).
Page 14 : Journée du 22 août 1914 au 47e R.I. de Saint-Malo.
Page 17 : Reconstruction.
Page 18 : Bibliographie.
Page 19 : Fonds Yvonne Kerdudo.
Page 20 : La Croix de Guerre attribuée à une ville.

Témoignages croisés

Il arrive dans nos lectures de témoignages de découvrir des récits du même événement vécus par deux ou plusieurs acteurs. C'est ainsi que nous avons pu rapprocher un récit rédigé par le futur docteur **Georges Cuvier,** alors étudiant en médecine, mobilisé comme téléphoniste au sein du 162e R.I. où il côtoyait un autre étudiant en médecine, **Henri Bernard**. Ce dernier est gravement blessé, le 1er septembre 1917, aux Caurrières au nord de Verdun.

1 - **Georges Cuvier**, *La guerre sans galon. A l'aventure avec le cent-six-deux, des révoltes à la Victoire*, ((pp. 115-116), 1920, Éditions du combattant, Paris.

« Brusquement la terre tremble. C'est un fracas épouvantable, une odeur âcre saisit à la gorge, une fumée noire obscurcit tout, d'autant que les lampes de l'ampli s'éteignent. Les appareils sont bouleversés. Je suis violemment projeté contre Brugère, instinctivement recroquevillé. Des gravats pleuvent sur nous. Une seconde d'effarement, je me hâte, et simultanément avec Brugère, nous disons : « *Je n'ai rien*. » Paris au contraire crie : « *Je suis blessé à la tête*. »Et il bondit hors de l'abri. Bernard git sans mouvements. Nous le portons au fond de la cagna, comprenant que son premier désir est de se sentir à l'abri. Une lèvre est fendue, le casque est transpercé par deux éclats ; on l'ôte et il saigne abondamment. Il se plaint surtout d'une épaule. Dans l'étroit espace ; il est difficile de lui ôter ses vêtements ; on les déchire.. Un gros trou bée sous l'omoplate et le dos est criblé d'éclats. Avec nos paquets de pansements, je les recouvre en partie, sans essayer de faire un spica classique (note : bandage croisé). Il redevient vite maître de lui, mais vraiment ne se sent pas suffisamment à l'abri ici. Nous-mêmes d'ailleurs, serions heureux de ne pas attendre un autre coup aussi bien ajusté. On le transporte avec précaution dans la sape du téléphone. Là s'est réfugié Verhulst. Un de ses bras pend lamentablement et saigne à flots. On le comprime comme l'on peut. Les brancardiers sont prévenus. Verhulst affaibli par l'importante perte de sang est assez abattu. Bernard au contraire redevient très calme. Je l'admire de remercier l'adjudant de l'intérêt qu'il lui porte (!), de lui dire son regret de quitter ainsi le poste (!!). Voilà les brancards, on y installe les deux blessés et ils partent vers le P.S. »



Poste de secours à Verdun – Bretagne 14-18

2 - **Henri Bernard**. *Almanach du Combattant*, année 1932, (pp. 135-139). « Blessure par E.O ».

« Au son spécial du coup de départ, j'eus l'impression que c'était pour nous. Tout de suite, le sifflement enfla et je ressentis soudain un choc violent dans les reins. Il me sembla que la moitié de mon corps était projeté seul en avant, et ce fut brusquement pour moi le noir complet. Je n'ai pas l'impression d'un vide, d'une lacune dans mon existence à ce moment-là. Je me souviens que, rapide comme l'éclair, la pensée que j'étais aveugle traversa mon cerveau ; il me sembla que je cherchais ma route à tâtons dans une nuit opaque, absolue, sans ces vagues lueurs qui dansent devant les yeux dans l'obscurité complète. Je n'ai pas senti qu'on me portait, pourtant j'ai su par la suite que mon camarade Cuvier, renversé lui aussi par l'explosion, m'avait trouvé étendu et m'avait transporté à l'intérieur de notre abri de la « sans-fil ». C'est là que, tout à coup, j'aperçus briller les trois lampes de l'amplificateur de T.S.F. et cela me rassura complètement : « *J'y vois* ; pensai-je, *tout va bien*. »Tout en m'appuyant sur une table de fortune, je repris graduellement une respiration normale, fortement oppressée depuis l'explosion, pendant que Cuvier me demandait si j'étais blessé. À dire vrai, je n'en savais rien, et ce n'est qu'en voyant mon carnet de messages devant moi se couvrir de sang goutte à goutte que je me rendis compte d'une fente profonde qui divisait ma lèvre supérieure. Je tâtais la blessure avec la langue.

« *Oui, je suis blessé,* dis-je, *mais ce n'est pas grand-chose.* »

Cuvier, pendant ce temps, s'était rendu compte de ce que j'avais réellement et, craignant une défaillance, il m'offrit un peu de « gnôle ». Je refusai à cause de cette lèvre coupée qui m'aurait fait mal au contact de l'alcool.

Péniblement, j'enlevai mon casque : il était troué à deux endroits. Mon bras gauche me semblait lourd, lourd, mais je ne souffrais pas.

« *Tu es touché aussi à la tête,* dit Cuvier*, je vais te mettre un pansement.* » « *Y a-t-il une fracture du crâne ?* fis-je. » « *Bien sûr que non,* affirma mon camarade. »

Il n'en fallut pas davantage pour me rassurer complètement. Et, depuis, j'ai songé souvent à la puérilité de ma demande et au crédit enfantin que j'apportais à cette réponse.

Cuvier s'employait de son mieux à m'appliquer mon pansement individuel auquel il ajouta le sien.

« *Tu es touché aussi dans le dos,* dit-il, *je ne peux te panser ici … Viens avec moi jusqu'au poste du colon.* »

Il n'y avait guère que trente mètres à faire entre notre cagna et le P.C. Chemnitz où se trouvait notre colonel ; et pourtant, au sortir de l'obscurité protectrice de l'abri, quand le soleil de midi me fit voir la tranchée bouleversée, quand le fracas de l'artillerie emplit de nouveau mes oreilles, j'eus peur …vraiment !

Une fois en route dans le boyau, accompagné de mon fidèle camarade, cette crainte se dissipa et nous arrivâmes devant le P.C.

Verhulst, notre caporal, était assis là, soutenant son bras gauche fracassé dont le sang s'échappait d'une artère en jet saccadé. Il grommelait sourdement. Pauvre Verhulst ! Il n'avait pas de chance ! Au moment de monter en ligne, il avait reçu l'avis qu'il était désigné pour rentrer à l'arrière, car il avait déjà deux frères tués au front ; mais le lieutenant lui avait demandé de monter encore cette fois-ci pour passer le service. Il avait accepté. Il avait fait toute la guerre sans blessure et c'était au moment où il allait être à l'abri qu'il se faisait sérieusement « amocher ». Cela me fit pitié.

« *Verhulst, ! bande ton bras,* lui dis-je, *tu vas perdre tout ton sang !* »

M'entendit-il ? Je ne sais. Je ne l'ai jamais revu depuis, et pourtant j'ai su qu'il n'avait pas succombé à cette blessure mais que les fractures mal consolidées l'ont rendu estropié.

On me fit étendre sur un brancard dans le P.C. et le lieutenant Butez vint près de moi me demander si je souffrais. Je le remerciai de sa sollicitude, je sentais mon souffle normal, mon cerveau était lucide et je n'éprouvais aucune douleur ; aussi lorsqu'il me dit qu'on allait m'évacuer tout de suite, je le priai de s'occuper d'abord de Vehulst, plus touché que moi.

Voici les brancardiers régimentaires qui viennent nous enlever. Je dis au revoir à mes camarades qui restaient dans l'enfer, tandis que je partais vers l'arrière, cet éden convoité ! De tous ceux qui étaient là, je n'ai revu que Cuvier, échappé sans une égratignure à la dure campagne de 1918, qu'il fit jusqu'au bout avec tout son cœur et tout son courage de soldat consciencieux.

Je réclamai mon casque (je tenais à le conserver comme souvenir avec ses trous). On pensa sans doute que je désirais me protéger la tête et on m'en donna un qui n'était pas le mien. Quand plus tard je m'en aperçus, j'abandonnai ce casque encombrant dans une ambulance.

Cahin-caha, la file des brancards s'engage dans le boyau Loumède. Pour que mes coudes ne frottent pas aux parois, j'avais replié mes bras en avant et comme on m'avait dévêtu pour me faire les pansements, ma main droite s'appuyait sur la peau de mon ventre. Je sentis soudain quelque chose d'anormal …, une chose dure, grosse comme une noix, qui soulevait ma peau et roulait sous les doigts. Je demandai à Altazin qui nous accompagnait si j'étais blessé dans les reins. « *Oui, quelques petits trous,* fit-il négligemment »

Cela me suffisait ! Ce que je palpais était un éclat d'obus qui, entré par derrière, s'était arrêté sous la peau, traversant le ventre de part en part. je commençais à être inquiet.

Nous voici au poste de secours régimentaire. je ne saurais point dire où il était car, pendant le trajet, je n'avais pu voir que le ciel pur de ce premier jour de septembre, dans lequel les fusants poursuivant les avions mettaient des guirlandes de petits nuages blancs.

Le docteur Rossi vint vers moi et je lui signalai tout de suite cet éclat dans le ventre. Il m'examina, badigeonna ma plaie à la teinture d'iode sans que je ressentisse la moindre douleur, me fit des pansements soignés et partit avec des paroles rassurantes.

Quelques instants plus tard, un infirmier vint attacher à un bouton de ma veste une fiche rouge d'évacuation ; je m'empressai de la lire dès qu'il eut le dos tourné : « *Multiples éclats d'obus, plaie borgne du flanc gauche, à évacuer d'urgence sur ambulance chirurgicale.* »

Mon inquiétude s'accrut. Tranquillement, le père « Shrapnell », comme nous l'appelions, c'est-à-dire l'aumônier du cent-six-deux, s'approcha de mon brancard.

« *Comment ça va, mon ami ?* » « *Bien, monsieur l'aumônier, merci.* » « *Vous ne souffrez pas ?* » « *Pas du tout, monsieur l'aumônier* » « *Allons, tant mieux ! D'ailleurs ce ne sera rien. Mais … on ne sait pas ce qui peut arriver et … il vaut mieux se mettre en règle avec le bon Dieu !* »

Et, sans plus attendre, il s'agenouilla près de moi en récitant des prières, il fit des signes de croix sur mon front, me serra la main et s'en alla.

J'avoue que sur le moment, je ne compris rien à tout cela, et ce n'est qu'en me rappelant quelques mots vaguement entendus je devinai qu'il m'avait extrême-onctionné.

Les brancardiers divisionnaires arrivèrent bientôt et notre voyage vers l'arrière reprit dans les boyaux. Le ciel était toujours d'un bleu profond. Le soleil m'inondait de sa belle lumière. Sur les pentes dévastées de Douaumont, des gros noirs éclataient à longs intervalles ; quelques explosions plus proches sonnaient derrière nous et chaque pas nous rapprochait de l'arrière, où la bataille n'étend plus sa zone meurtrière.

Allais-je donc mourir dans une ambulance, quelque part, tout seul, au milieu d'inconnus pour lesquels je n'aurais été qu'un passant de quelques heures ! Mon Dieu ! Quand les miens là-bas, recevront leurs lettres revenues avec la mention ironiquement macabre : « *Le destinataire n'a pu être atteint.* » ; quand, après des jours d'angoisse, ils recevront la nouvelle laconique, portée par un secrétaire de mairie embarrassé de sa corvée ! Et pourtant, je respire largement, je sens battre mon cœur calmement et j'ai la notion lucide des choses … Ce n'est pas possible de mourir comme cela. Tout mon être se révolte contre cette idée. Je la repousse, je ne veux pas y croire.

Et je gardais une confiance tenace dans mon destin, et c'est peut-être ce qui me sauva.

Le trajet cependant s'éternise. Parfois, mes porteurs font un arrêt brusque et fléchissent ensemble sur leurs jambes quand tonne une arrivée trop rapprochée. Nous gravissons des pentes, nous descendons dans des fonds où flottent vaguement des odeurs de gaz. Enfin, on pose mon brancard à terre, au milieu d'autres, en face du poste de secours d'Haudremont dont les entrées en tôles cintrées ressemblent à des tunnels.

Un médecin vient lire ma fiche, me tâte le pouls et s'éloigne.

Le soleil baissait déjà quand les autos sanitaires arrivèrent. Mon brancard fut hissé dans une auto conduite par un Américain.

Nous étions quatre brancards, deux au-dessus et un à ma droite sur lequel était étendu un soldat allemand. En tournant la tête, je voyais sa face toute jeune grimacer de douleur ; un énorme pansement entourait toute sa jambe, qui devait être cassée probablement, car, à chaque cahot, il poussait des cris aigus. Mais je ne m'occupai pas longtemps de mon voisin de voyage ; la voiture bondissait sur la route, nous secouant sans pitié à chaque trou et Dieu sait s'ils étaient nombreux ! Chaque fois, je retombais de tout mon poids sur mon brancard,

directement sur mes blessures. La douleur apparut, cuisante d'abord puis exaspérante, horrible, insupportable. Je souhaitais un arrêt. Mais notre conducteur, aiguillonné par les explosions dont nous entendions parfois le fracas, appuyait sur l'accélérateur. Le blessé allemand criait tant qu'il pouvait et moi-même, je ne retenais plus mes cris. Que le chemin me parut long ! C'était comme un supplice atroce de chaque seconde, et, quand enfin l'auto stoppa à l'ambulance chirurgicale de Maujouy, malgré moi je pleurais comme un enfant.

Les brancards s'alignaient à la descente des autos, devant l'entrée de l'ambulance. Un médecin auxiliaire circulait au milieu d'eux. Je l'appelai de toutes mes forces : « *J'ai le ventre traversé. Je suis étudiant en médecine ... Je vous en prie, opérez-moi tout de suite !* »

Il vint vers moi, lut ma fiche et donna ordre à deux infirmiers de me transporter à l'intérieur. Enfin !

On m'introduisit dans une pièce obscure et on m'étendit sur une table. Le crépitement spécial et l'odeur d'ozone de la radio me firent comprendre ce qu'on allait me faire. Deux médecins en blouse blanche repéraient mes éclats. Chaque fois, qu'ils en trouvaient un, ils marquaient la place sur ma peau et je trouvais que les marques se multipliaient de façon inquiétante … Après la huitième, ils s'arrêtèrent et on me transporta dans la salle d'opération. Il pouvait être sept heures du soir ; il y avait déjà huit heures que j'avais été blessé.

Courte toilette, cliquetis d'instruments dans des cuvettes, teinture d'iode, masque à chloroforme … « *Respirez fort !* »

Ah ! il n'était pas besoin de me faire cette recommandation ! J'aspirai ce chloroforme tant que je pus, comme une délivrance. »

Les deux auteurs :

Georges Cuvier est né le 29 août 1894 à Langon (Gironde). Étudiant en médecine il est appelé le 16 décembre 1914 e incorporé à la section coloniale d'infirmiers, le 31 janvier 1915. Il est ensuite muté au 43e RI, le 29 janvier 1917. Il passe ensuite au 162e RI, le 12 avril 1917, dans une équipe de téléphonistes. Cité au régiment le 02 août 1915. Blessé le 29 juillet 1918, intoxiqué par gaz alors qu'il se trouvait avec son unité au ravin de Breuil-Saconin (Aisne). Décoré de la Croix de guerre. titulaire du port de la fourragère aux couleurs de la médaille militaire, il accède au grade de chevalier de la Légion d'honneur le 28 décembre 1928..Suite à son intoxication, pour laquelle il ne fut pas évacué, il traînera toute sa vie des séquelles pulmonaires. Il exerça comme médecin après avoir obtenu sa thèse de doctorat et termina sa carrière comme médecin-conseil auprès de la Sécurité sociale puis de la Mutualité agricole. En sus de ses activités professionnelles, il milita activement au sein d'organisations d'anciens combattants. La chercheuse Marie Derrien souligne son investissement en faveur des survivants du conflit internés à l'hôpital psychiatrique de Cadillac en Gironde. Il a publié quelques ouvrages, surtout de biologie médicale. Son œuvre la plus connue est son journal de guerre. Il est décédé à Paris en 1987

De **Henri Bernard**, nous connaissons encore moins de choses. Il est né à Saintes (17) le 9 août 1895. Appelé le 16 décembre 1914, il sera affecté le 31 janvier 1915 à la Section Coloniale d'Infirmiers Militaires. Il ne montera dans la zone des armées que le 29 janvier 1917 au sein du 43e Régiment d'Infanterie ; il passe peu de temps dans cette unité puisqu'il est muté le12 avril 1917 au 162e R.I.. Il fait partie d'une équipe de téléphonistes avec Georges Cuvier. Il est grièvement blessé « *le 1er septembre 1917 aux Caurrières : 2 plaies au cuir chevelu sans lésion osseuse, plaie lèvre supérieure, fracture sous-épineuse de l'omoplate gauche, éclat(s) fesse, dos, parois abdominales* ». Il a été cité au corps d'armée le 18 octobre 1917 : « *Téléphoniste courageux et dévoué, chargé de l'exploitation d'un poste de T.S.F., a été blessé grièvement le 1er septembre 1917 en réparant une antenne.* » Évacué et hospitalisé, il sera ensuite proposé pour un changement d'arme et versé à la 18e Section d'Infirmiers Militaires, le 4 mars 1918. Le 19 juillet 1918, il est envoyé au 4e dépôt des équipages de la Flotte. Il sera toujours suivi pour les séquelles de ses blessures de guerre. Il finira ses études de médecine et exercera comme homéopathe. Il acquerra une certaine réputation dans ce domaine thérapeutique. Contrairement à Georges Cuvier, il a laissé peu de traces écrites sauf un roman publié à La Pensée Universelle en 1972, *Claude Courcheviel*, dont nous ignorons la trame. Henri Bernard avait un certain talent de dessinateur puisqu'il a illustré chaque début de chapitre du journal de guerre de son camarade Georges Cuvier. Il est décédé en 1980.

Les débuts de la guerre des positions vécus par un réserviste allemand dans la région de Noyon, septembre 1914.

Les archives numériques que nous avons récupérées chez Hermann Plote et qui ont été versées dans notre fonds documentaire forment un ensemble important avec, notamment, trois traductions complètes de carnets ou journaux de guerre de combattants allemands. Nous avons déjà inséré dans notre bulletin quelques extraits de ces témoignages. Le texte que nous reproduisons ici a été écrit par un réserviste, **W. Dieck**. Ce journal de guerre a été entièrement traduit et annoté par Hermann. Nous avons l'habitude de ces annotations très documentées où ce dernier n'hésitait pas à corriger, à partir de publications officielles, historiques ou journaux de marche régimentaires, certaines narrations « chauvines » ou erronées des témoins. Nous n'avons pas complété le récit suivant par ces notes presqu'aussi importantes que ce récit, nous contentant de quelques précisions

Dimanche, le 13 septembre

Au petit matin je me rends à la communion. Peu avant 6 heures, ma compagnie se rassemble et nous partons ensuite pour Noyon. C'est une belle ville ancienne. De là, nous nous rendons à Cuts en passant par des ponts de guerre jetés sur l'Oise. Puis on se prépare à affronter l'ennemi. D'abord nous faisons l'ascension d'une colline, tout en traversant un bois en zigzag. Ensuite, nous empruntons une route pendant un quart d'heure, avant de la quitter vers la droite pour recouper un creux de terrain et déboucher sur une lisière de forêt.

Pour la première fois nous apercevons des shrapnels éclater non loin de nous. Quelques blessés qui descendent le versant de la colline, arrivent à notre rencontre. Non loin de la crête, nous nous couchons sur le sol, puis nous commençons à creuser un trou afin de sortir ainsi du champ de vision de l'ennemi, tout en continuant à surveiller le terrain devant nous.

Petit à petit le tir de shrapnels se rapproche. Une forêt aux hauts arbres couvre et isole le glacis du côté droit. À la lisière du bois s'est arrêté, depuis un bon bout de temps, un groupe d'officiers à cheval et l'on y discute de la situation du combat. Brusquement, un obus éclate très près d'eux. Mais comme le sol était couvert d'herbe, le projectile n'explose qu'à une assez grande profondeur : des éclats partent donc vers le côté ou restent carrément dans le sol ; d'autres partent à la verticale du trou d'impact de l'obus. Les cavaliers et leurs montures ont donc été chanceux car tous restent indemnes mais ils se dispersent alors au plus vite. Le visage de l'un d'eux qui passa près de moi, ne m'a pas plu du tout : il était déjà âgé et a été effectivement mis à la retraite peu de temps après cette rencontre.

Avec grand fracas, les obus suivants explosent à l'intérieur du bois et on entend le bruit du déchiquetage des arbres. Puis, un projectile vint éclater tout près de nous. Chacun baissa instinctivement la tête le plus bas possible.

Tout s'est encore bien passé pour nous. Peu avant la tombée de la nuit, nous nous déployons et nous commençons notre progression. L'ennemi reste certes invisible mais nos tirailleurs de pointe ont bien fait usage de leurs armes. Lorsque l'obscurité arrive, nous entendons des *hourrah*, bientôt suivis d'une vive fusillade. À quelque distance, nous observons alors de curieux signaux lumineux des Français. On ressent très bien le côté angoissant d'une bataille nocturne. Puis la fatigue et l'obscurité nous forcent à bivouaquer dans un champ dégagé, près d'une ferme isolée. Quelques gerbes de céréales constituent notre couche. Mais bientôt la pluie se met à tomber.

Lundi, le 14 septembre.

Nous quittons notre gîte dès les 5 heures du matin et nous nous rendons à Cuts afin d'y manger quelque chose. Tout le monde se regroupe dans l'école. Puis nous marchons vers Blérancourt et Audignicourt où nous entendons à nouveau le bruit du canon. Ensuite, nous rejoignons Vassens. La canonnade devient alors de plus en plus bruyante [2].

Sur la route, gît une voiture d'observation du F.A.R. 45 qui a reçu un obus dans son siège. Les roues sont démolies, deux chevaux sont tués.

Au soir, nous montons sur une hauteur. On nous annonce que l'ennemi attaque la ligne de tirailleurs qui se trouve devant nous. En effet, les nôtres déclenchent bientôt une vive fusillade accompagnée d'une aussi vive canonnade de notre artillerie [3]. Après être restés couchés dans un champ de betteraves pendant une heure ou deux, nous retournons à la pointe du bois qui se situe à 300 mètres environ de la crête de la colline. Ici, on nous charge de construire des abris résistant aux shrapnels, afin d'y caser trois sections. Le grès de calcaire dur rend ce travail très difficile.



1914, troupe allemande au bivouac –Fonds Hermann Plote

Mardi, le 15 septembre

Lorsqu'on nous ordonne d'occuper les nouveaux abris, ceux-ci s'avèrent insuffisants pour accueillir tout le monde. De nombreux soldats cherchent donc à s'abriter dans la forêt proche. Ils y construisent des abris de fortune, mais ceux-ci ne valent pas grand-chose car personne ne sait s'y prendre et on ignore, en sus, de quel côté pourrait venir le tir de l'artillerie ennemie. Le camarade Flores a été blessé ici [4]. Avec plusieurs hommes de mon escouade je fabrique, sur la pente descendante de la forêt, un toit en branchages afin de nous protéger un peu contre la pluie. La position de ce gîte dans un vallon et les gros arbres tout autour lui procurent une certaine protection contre le tir d'obus. Les camarades y dorment plutôt bien la première nuit. Moi-même, je n'ai pas eu cette chance car je suis trop consciencieux : je n'ose pas me dévêtir de mon manteau parce que cela n'a pas été ordonné expressément et je me crois donc obligé de rester en état de vigilance maximale.

Mercredi, le 16 septembre

Notre position a été canonnée à plusieurs reprises par les Français. Le camarade Dubbeck, couché à côté de moi, est touché par une bille de shrapnel. Mais sa blessure est insignifiante comme on a pu le constater en la regardant de plus près. Après m'être occupé de lui, je suis retourné dans ma cabane, mais elle était vide. J'y suis donc resté seul un certain temps. Puis arrivèrent progressivement Hebinck puis Diepgen [5]. Ces heures furent plutôt pénibles car nous devions subir une pluie abondante.

Du 17 au 19 septembre (de jeudi à samedi)

Nous occupons la même position sommairement protégée, tout en fournissant ainsi la couverture à notre artillerie placée à notre droite et à notre gauche, et nous constituons également la réserve pour notre première ligne. Celle-ci se trouve à environ 300 mètres en-dessous de la crête, du côté opposé de la colline (d'après mes souvenirs d'aujourd'hui, elle a dû se trouver plutôt de notre côté, très près, sous le sommet). Nous améliorons nos couverts et construisons également des latrines. Une seule fois, nous devons subir ici une sérieuse

canonnade. Constamment des obus passent par-dessus nos têtes. On parle d'une attaque prévue pour le lendemain [6].

Dimanche, le 20 septembre

Précisément pour cet assaut, on nous met à la disposition du Major von Bourstin du I.R. 86 [7]. Très tôt, vers 3 ou 4 heures du matin, nous montons vers le sommet de la colline, baïonnette au canon, le fusil déchargé. Puis nous descendons la pente du côté opposé. Une fois la première ligne allemande rejointe, nous nous y plaquons au sol.

Vers les 5 heures, se déclenche une vive canonnade, bientôt suivie d'un tir intense d'armes légères. Puis nous entendons devant nous le signal : « *La baïonnette au canon* ! », puis le : « *Partez à l'attaque!* » Mais nous, nous demeurons toujours immobiles. Bien plus tard, nous parvenons à distinguer l'objectif de l'opération : il s'agit d'un boqueteau défendu par une compagnie ennemie. Dans le champ, devant ses arbres, gisent nos morts. Une tranchée d'environ 20 mètres de long, creusée devant le bois, est remplie d'autant de morts français qu'allemands [8]. Par erreur, notre artillerie continue à bombarder le boqueteau et bientôt on voit des Allemands l'abandonner en courant [9]. À peu près à la même heure, on distingue, sur une autre hauteur située au-delà d'une route profondément encastrée, un groupe de fantassins français devant la crête. Un obus allemand éclate alors parmi eux et ils disparaissent. Dans le boqueteau pris à l'ennemi, on trouve encore trois de leurs blessés qu'on évacue avec les blessés allemands.

Nous nous sommes couchés d'abord dans un fossé situé devant ce bois, puis dans un champ de betteraves tout près. Une section se déploie et remonte le versant. Plus tard, nous rejoignons un chemin creux situé en haut, avant de nous replier sur un champ de luzerne. Là, nous voyons l'état-major de la division en place devant nous. Comme la deuxième ligne n'est toujours pas engagée, notre *Leutnant* part avec nous pour rejoindre Vassens. Mais on vient bientôt nous y chercher à nouveau, à 14 heures. Suite à une réquisition faite par van Lochem, nous avons pu manger auparavant. Le plat était d'autant plus apprécié que nous n'avions guère pris de la nourriture au cours des jours précédents, car le ravitaillement ne nous était pas parvenu. En effet, la cuisine roulante avait préféré rester loin derrière le front [10]. J'ai alors failli consommer une betterave afin d'apaiser la faim qui me torturait. Mais je doutais que cet aliment pour bétail convenait également à l'homme [11] et j'ai donc préféré m'abstenir.

Lundi, le 21 septembre

Après avoir avalé de nouveau une soupe, on finit par nous distribuer des biscottes. Pendant deux heures, tout le monde reste couché devant une creute, sur le versant de la colline. Puis nous rejoignons l'endroit où nous avons été la veille au soir. Nous nous y déployons, puis l'ordre arrive de nous enterrer, avec un parapet orienté vers la gauche. Je suis avec Vöcker et Heller. Lorsque les obus arrivent sur nous, tout le monde prend la clé des champs, sauf quelques rares camarades. Notre *Leutnant* Trautwein parvient finalement à rassembler à nouveau toute la compagnie dans un creux situé en contrebas [12]. Il pleut. Plus tard, on retourne dans notre position où l'on continue de creuser. Nous y passons une nuit à peu près convenable.

Mardi, le 22 septembre

Je reçois des lettres de ma mère et de mon frère Heinrich, ainsi que quelques journaux. Des pensées plutôt moroses nous déprimen. Le bruit court que celui qui tente encore de s'enfuir, serait abattu, ceci par un ordre du lieutenant-colonel à une ligne de tirailleurs placée derrière nous [13]. Est-ce vrai ? Au soir, on nous fait distribuer un repas par la cuisine roulante. Puis nous partons vers la colline suivante, tout en traversant le bas-fond situé entre les deux hauteurs, large de 600 mètres. Une fois arrivés à destination, nous devons nous y enterrer à nouveau [14]. Plusieurs batteries sont en place à notre droite et à notre gauche. Je suis avec Schütz et Altenkort.

Mercredi, le 23 septembre

À midi, on nous distribue des pâtes alimentaires et des conserves de viande. Après avoir goûté à cela, je jette le tout. Puis nous partons vers l'avant afin d'y occuper une bande de terrain jusqu'alors non sécurisée, placée entre la 17^{e} D.I. et le I.R. 86 plus à gauche. Avec la 2^{e} section commandée par Lackmann nous restons longtemps couchés sur la colline. Les deux adversaires envoient en même temps leurs shrapnels contre le village situé devant nous. Les hommes du I.R. 72 prennent finalement ce village d'assaut et nous les y rejoignons un peu plus tard avec notre 2^{e} section [15]. Puis nous montons tous ensemble sur une colline en

passant alors par une deuxième creute. Sur la hauteur, nous nous enterrons, moi avec Peters et Hildebrand. La cuisine roulante distribue un repas chaud.

Jeudi, le 24 septembre

Nous aménageons la creute pour la rendre plus habitable. Avec Lobert et Dobbeck, je mange des pommes de terre chez un paysan qui a, lui aussi, un fils à la guerre. Au soir, nous faisons une vaste balade jusqu'à l'emplacement de la cuisine roulante où Neeb et van Lochem nous distribuent une seconde portion : du riz avec de la viande [16]. Aujourd'hui c'est jour de paie. J'envoie 20 marks de ma solde à mon épouse.

J'ai noté encore sur cette feuille l'identité d'un soldat français que j'ai dû enterrer le lendemain: Choly Louis du 265e R.I., 21e Cie., 12e escouade, 6e bataillon à Aulnay-sous-Bois.

Vendredi, le 25 septembre

Après une nuit plutôt bonne je suis envoyé, dans la matinée, avec un groupe de soldats pour ramasser sur le champ de bataille les pièces d'équipement abandonnées par les deux belligérants. C'est là que j'ai dû enterrer le soldat français. Dans une de ses poches j'ai trouvé une petite lettre de sa fille accompagnée de quelques lignes écrites par sa femme. « Avec l'aide de Dieu » je préviendrai cette dernière du lieu où son époux a été mis en terre!

Samedi, le 26 septembre

Dans la soirée, la 2e section est avancée. Elle doit creuser une ligne de défense. Je suis avec Steindal et Seneke et j'écris alors à ma femme. Lewitzki a été tué aujourd'hui.

Dimanche, le 27 septembre

Brouillard au matin. Je me trouve avec mon groupe à environ 100 mètres de la route. Vers 8h 30 un détachement de Français se met à franchir le talus. Je pense immédiatement : « *Ils veulent occuper le boqueteau !* » - Puis je continue à observer jusqu'à ce que Lackmann s'écrie : « *Les voilà !* »

Tout le monde se redresse et je commande qu'on tire. Je tente en vain de courir, avec Katerberg dont le fusil s'est enrayé, jusqu'à la creute afin de prendre les Français à revers. Comme ceux-ci ne tirent pas, j'ai l'impression qu'ils se sont repliés sur la bande boisée devant nous. Katerberg ne veut pas m'accompagner. J'envoie donc un message au sous-officier et lorsque celui-ci arrive à son tour, les Français ont disparu [17]. Seul un blessé est resté sur place sur lequel on tire encore malencontreusement. Il était du 118e R.I., un réserviste et père d'un enfant. Une balle lui avait traversé en diagonale la poitrine. On l'a transporté au poste de secours et il y était encore en vie au lendemain. Je n'ai pas pu savoir s'il avait survécu à sa blessure.

À midi, nos voisins de gauche qui observent la bande boisée, tirent pendant longtemps sur des fantassins ennemis qu'ils ont aperçus à leur gauche, au sommet de la colline d'en face. Les hommes de la creute s'accrochent à la bande boisée, sur cette hauteur. Tôt au matin, les soldats de notre 4e compagnie l'avaient abandonnée. Puis dans l'après-midi apparaît soudainement un groupe de Français à 80 mètres devant nous et il tente de prendre nos hommes dans leur flanc. Spielkamp y sera grièvement blessé. Couvert de sang, il passe plus tard près de nous. Les Français disparaissent, renonçant face à la vive fusillade qu'ils ont dû essuyer. Au soir nous sommes relevés par notre 1ère section. Pendant la nuit, nos pionniers posent un obstacle de branchages à la pointe du bois.

Lundi, le 28 septembre

Au repos et sous couvert. Mais un obus nous y perturbe quelque peu. Le temps est redevenu maussade. Je crains qu'il ne soit de nouveau pluvieux. La 1ère section creuse une nouvelle tranchée derrière la première ligne. Je complète mon carnet de guerre.

Mardi, le 29 septembre

Dans la nuit nous avons constitué une ligne de tirailleurs en position debout ou couchée. Dans la matinée tir d'artillerie assez vif. Des hommes abandonnent encore leur position en courant. Friedel sera alors tué. Sinon R.A.S. sur notre ligne de défense jusqu'à 16 heures. Puis un obus éclate derrière nous et tue Druba. Finalement la compagnie est autorisée de quitter les lieux pour occuper les couverts anciennement français, à l'intérieur du bois. Pendant la nuit elle ouvre un chemin à travers la forêt jusqu'à notre position. Nous devons donc rester dans la tranchée. Les pionniers posent un réseau d'obstacles tout le long de ce chemin …

Journal de guerre et d'occupation (août-septembre 1914)

Ancien instituteur à Haraucourt, petite commune à 10 kilomètres au sud de Sedan, où il était également secrétaire de mairie., **Alexandre Lambert** avait consigné sur huit carnets manuscrits tous les événements vécus dans son village pendant la Première Guerre mondiale.
Sa fille, mademoiselle Angèle Lambert, fit don de ces carnets à monsieur Congar qui les a transmis à la Société Historique et Archéologique de Sedan. La transcription, en a été assurée par monsieur l'abbé Parent. Ce document a été copié par Régis Sibenaler qui nous a confirmé l'autorisation de publication.

Le samedi 31 juillet, à 4 heures du soir, l'ordre de mobilisation générale était annoncé par l'appariteur. Le lendemain et les jours suivants, les réservistes et les territoriaux quittaient leurs familles pour répondre à leur ordre de mobilisation avec un élan patriotique que l'on n'aurait jamais soupçonné dans un bourg tant travaillé par le socialisme antimilitarisme. Tous partaient avec la conviction que la guerre serait de courte durée et que la France sortirait victorieuse de la lutte.

Le 3 août, l'Allemagne avait déclaré la guerre à la Russie. Dans la journée l'appariteur apposait des affiches annonçant l'état de siège.

Le 4 août, l'Allemagne nous déclarait la guerre. Nul ne peut sortir du village sans passeport délivré par le maire. Dès le 5 août, les troupes commencent à traverser le pays ; c'est d'abord une centaine de chasseurs et de dragons : un nombre égal de cyclistes qui viennent de Reims. De lourds camions transportant des aéroplanes, de grosses voitures de vivres passent et se dirigent vers Sedan.
Les instituteurs, les institutrices transforment leurs écoles en ambulances, avec des lits de fer mis à leur disposition par les habitants. Madame Baudelot, comme dame de la Croix Rouge, en installe une dans la brasserie. Monsieur Antoine, conseiller général, a également transformé son salon et sa salle à manger en ambulance. Ce jour-là passent les cuirassiers de Meaux qui font très bonne impression.
À l'arrivée de chaque train, bon nombre de personnes sc pressent sur le quai pour recueillir les nouvelles. On apprend que les Allemands ont violé la neutralité de la Belgique. Nous avions assisté à la mobilisation à Ostende et à Namur le... Bientôt, on est informé que Liège, après une héroïque défense, vient de capituler. Les premières lettres de nos mobilisés sont reçues le 7 août.

10 août - Un régiment de Bretons traverse le pays allant à Sedan par Bulson et Angecourt.

14 août - Le 65^ Régiment d'Infanterie de Nantes prend ses dispositions pour le logement ; à 6 h ½,ordre lui est donné de se replier sur Raucourt.

15 août - Dans la nuit du 14 au 15 des troupes cantonnent dans le Fourneau et les bois de Montjoie et de Piète. Le 137e et le 93e Régiments d'Infanterie, le 51e d'Artillerie de la Roche-sur-Yon font leur entrée à Haraucourt dès le matin. Un colonel s'installe chez nous et donne l'ordre d'installer le téléphone. Messe chantée par les soldats et les fidèles. Pendant les vêpres, à 2 h ½ , ordre de départ est donné par une estafette venant de Raucourt. Aussitôt branle-bas général. Ils prennent la route de Sedan. À peine ont-ils quitté le village que le 35e d'Artillerie, des régiments d'Infanterie défilent pendant 7 heures sous une pluie torrentielle. Tous se dirigent, par Beaumesnil et Thelonne, sur la Belgique.

16 août - Une groupe d'ambulanciers cantonnent à Haraucourt jusqu'au 21 août.

21 août - Le bulletin des communes relate la mort de Pie X et l'entrée des Allemands à Bruxelles.

22 août - On apprend que 3 bombes lancées par avions sont tombées sur la gare de Sedan. Le 35e et le 51e Régiments d'Infanterie[1] du 11e Corps passent sur la route.

23 août - Le canon tonne sans interruption. Passage d'un groupe important d'artillerie. Les brancardiers qui avaient stationné à 11 km rentrent à midi, venant de la Chapelle. 13 prêtres soldats, dont un officier prédicateur du diocèse d'Aix, faisaient partir du groupe. Ils logeaient dans la cour du château. Ils nous apprennent la défaite de Biétrix. Retour des convois de ravitaillement venant de Paliseul près Bouillon.

[1] Plutôt d'Artillerie.



24 août - Passage de groupe du 35e, régiment du 11e Corps (*et du*) 18e, rég(*iment*) du 17e Corps qui a perdu ses canons sur le champ de bataille Nous avons l'impression de la défaite ; bon nombre de soldats sont sans sacs et sans fusils, ils sont découragés. L'exode de la population commence par les Belges qui lancent les bruits les plus alarmants et effraient par le récit des atrocités commises en Belgique par les Allemands. Les habitants de Pure, Messincourt, Pouru, Douzy. St-Menges. Brévilly. Bazeilles, de la rive droite de la Meuse, suivent leur exemple. La famille Bouquet passe une nuit à la maison. Vers 11 heures du soir, un train monte sur Raucourt, prévenant et donnant l'ordre au personnel de la gare et de la poste de se tenir prêt à partir une heure plus tard en emportant leurs archives. Pour nous, l'heure est grave et ce départ nous émeut profondément car c'est l'isolement complet.

Mardi 25 août - On entend le canon sans interruption. Par les jeunes gens qui ont suivi l'artillerie française qui a pris position au Liry et à la Croix-Margotiaux, nous apprenons la bataille de la Marfay (*Marfée*). Les gendarmes passent avec des civils ; le brigadier nous dit que ce sont des espions. La panique s'empare de nos compatriotes. Madame Baudelot, sa famille, ses beaux-parents partent en voiture par le Lavoir pour gagner Vendresse et, de là, le train pour Paris. D'ailleurs, c'est le tortillard que prennent les fugitifs. Monsieur le Curé de Pure et M. le curé de Remilly couchent au presbytère. Le soir, le canon se rapproche de plus en plus. Nous logeons des officiers à la maison. Marthe Lambert et sa mère avec son petit fils viennent d'arriver. Nous apprenons que les ponts de la Meuse viennent de sauter pour retarder la marche de l'ennemi. Ce dernier a traversé le fleuve à Donchery. Départ du maire, des institutrices. Les ambulances, à part celle de Monsieur Antoine, sont abandonnées.

26 août – L'officier logé à la maison nous dit que Sedan est pris, nous demandant de ne le dire à personne. C'est un va-et-vient continuel de troupes. de population fuyant devant l'envahisseur.
Nous prenons nos dispositions pour aménager la cave et descendons nos provisions en prévision du combat d'artillerie qui est imminent. Les batteries françaises occupant les hauteurs environnant le village, dirigeaient leurs tirs sur la Marfée et Autrecoun. Un état-major est en permanence à la Mairie. Le soir, du jardin, nous voyons les obus éclater dans la direction de Beaumesnil.

27 août - Le canon n'a cessé de se faire entendre toute la nuit. Dès le jour, le cimetière est occupé militairement par une compagnie d'infanterie. Le capitaine Chanson qui la commandait a eu son frère tué à Angecourt et a eu

la consolation de le faire enterrer dans le parc du château. Comme lui, il était capitaine et venait (*de*) se marier. Des habitants terrifiés par le canon font queue à la mairie pour avoir des passeports que leur délivre Monsieur Antoine, conseiller général faisant fonction de maire.
Après une nuit mouvementée par le passage des troupes, (*nous*) nous réveillons au bruit de la canonnade. Déjeunons en hâte. Départ à 7 heures pour l'ambulance. Nous sommes obligés de prendre la voie, la route étant encombrée d'émigrants du village et de bestiaux.
Arrivés au potager de Monsieur Antoine, violente détonation : c'est une mitrailleuse qui fonctionne. Nous nous séparons, mon père et moi.
Non sans émotion et je fais mon entrée à l'ambulance avec mon sac de voyage. Dans le vestibule, je trouve M^me^ Février tout en larmes. Nous descendons vivement à la cave avec M^me^ Henrion, M^me^ Antoine, M^me^ Cartier. M^me^ Alexandre. M^me^ Charton, M^me^ Depambourg et leurs deux enfants. Au rez-de-chaussée, M.M. Antoine, Charles et M. Depambourg font la navette de l'atelier à la maison pour voir s'il n'y a rien d'anormal. À 9 heures, par l'atelier, arrivent les premiers blessés français. Un Breton a la poitrine traversée par une balle, un artilleur un éclat d'obus dans la cuisse. On fait des pansements sommaires en attendant l'arrivée du major. 3 soldats entrent sans blessure, se disant malades, on les étend sur de la paille dans l'atelier après avoir bu du bouillon deux d'entre eux s'endorment du sommeil du juste ; on est obligé de les chasser avant l'arrivée des Allemands. Un Algérien tombe en syncope ; on le transporte dans la salle. Après l'avoir couché et frictionné, il revient à lui : c'est une crise rhumatismale. Chaque fois que la fusillade (*se*) rapproche, nous descendons immédiatement à la cave laissant à Monsieur Antoine le soin de les panser. À 6 heures, on évacue nos blessés sur Raucourt. Les soldats français descendent du bois de Boche et campent dans le village. Je passe la nuit avec M^me^ Février et la bonne à l'ambulance. Vers 2 heures, nous sommes éveillés par des bruits sourds partant du bois : ce sont les Allemands qui creusent leurs tranchées. Une patrouille vient jusqu'à la grille. Vers 4 heures, je m'appuie au perron face au bois. Tout est très calme et semble désert. À 5 heures, je retourne à la maison par la voie. Arrivé au passage à niveau, un sous-officier me conseille de retourner à l'ambulance car le bombardement va commencer. Je continue. En arrivant sur la route Père sortait de chez M^me^ Robert qui se préparait à partir avec sa famille et MM^mes^ Alexandre et Petitpierre. L'encombrement seul les oblige de renoncer à leur projet. Sur notre pavé, une sentinelle garde un morceau de pain à droite de la porte et, sur la gauche, des quartiers de viande. J'entre en hâte, prends quelques menus objets et après avoir embrassé mon père et mes cousines, reprends le chemin de l'ambulance. J'arrive pour donner le café à Monsieur Antoine pour les télégraphistes qui sont à la Mairie. À ce moment, le général Eydoux prévient le général Albani qu'il n'est plus couvert sur sa gauche ; c'est de là qu'on donne l'ordre aux troupes de couverture (le 147 est du nombre) d'occuper les hauteurs de Yon(*cq*) et de retarder la marche de l'ennemi sur Autrecourt. Les Boches occupent donc le versant est de notre village et les Français le versant ouest. Monsieur Antoine n'est pas rentré que le bombardement commence. On éveille tout le monde en hâte. Remontons pour dîner à midi, le canon se taisant. Avons la douleur de voir aux travers des persiennes les premiers Allemands faire leur entrée en suivant les maisons leur fusil dans la position des chasseurs. M^me^ Mélanie ouvre sa porte et distribue des vivres et du vin. Au bout de ¾ d'heure, redescendons car le bombardement redouble de violence. Les obus sifflent et se croisent au-dessus du village qui, se trouvant au fond de la vallée comme dans un entonnoir, n'en reçoit aucun. Les Bretons et les Vendéens défendent héroïquement leurs positions. Ils prennent même un drapeau allemand à Bulson et couvrent avec l'artillerie la retraite de l'armée française dont l'ordre vient d'être donné par un aéro.
Un officier supérieur déclare à une personne honorable de la paroisse que, la veille à midi (jeudi 27), nous avions gagné par le canon un terrain appréciable, qu'alors il avait ordonné à un régiment complet de charger 2 compagnies ennemies et que nos soldats du Midi avaient fui comme des lièvres. Ils ne pensaient qu'à se procurer du vin et a se cacher dans les bâtiments. Il fallut se gendarmer pour les empêcher de se barricader dans plusieurs maisons. Bref, nous en gardons le plus triste souvenir. L'officier supérieur (commandant) qui était à la tête dcs ambulances est appelé à Bulson où il y a de nombreux blessés que l'on a installés dans l'église. Nous apprenons qu'Angecoun est investi depuis la veille (27) Monsieur l'Abbé Potier, 27 hommes, jeunes gens et vieillards, sont enfermés comme otages dans la fontaine pour 3 jours sans sortir. L'ambulance est au château de M^me^ Cartier qui est partie elle aussi.

Vers 4 heures du soir, la loi martiale est appliquée : nous sommes envahis. Les nôtres font une contre-attaque : à la soirée, on se bat à la baïonnette dans le Tumois, le bois de Beaumesnil et le Thermes. Nous entendons distinctement les appels des blessés, les cris des mourants, les *hurrahs* des Allemands. Vont-ils se battre dans le village ? La nuit qui est complète met terme au combat. L'ambulance est alors envahie par les Allemands qui y installent leurs blessés. Deux engagés volontaires français de 17 à 18 ans de Pouru-Brévilly qui n'avaient pas encore revêtu l'uniforme français mais qui avaient un fusil et de nombreuses cartouches et qui faisaient vaillamment leur devoir avaient été évacués en hâte sur Raucourt. L'un d'eux, blessé et étant à l'ambulance de l'école des garçons, avait pu être dirigé sur Raucourt vers 16 heures. L'ennemi les trouvant à 11h et les prenant pour des francs-tireurs, pouvaient faire brûler le village car le 1er uhlan entrait à 10 h ½ .
Plusieurs civils, Messieurs Vignon, Lescrenier. Édouard Vignon , sa jeune femme, etc, sont arrêtés parce qu'un coup de fusil avait été tiré dans la cour (par un soldat allemand) et conduits sous le hangar de Monsieur Antoine ; ordre nous est donné de leur préparer des pommes de terre cuites à l'eau salée qui sera leur nourriture ainsi que celle d'une compagnie d'infanterie dont le capitaine, un Corse, vient de se rendre et trinque avec le sous-officier allemand dont il se fait l'interprète, ce qui nous exaspère ! Nous apprenons avec peine l'arrestation de notre Pasteur. Que vont-ils en faire ? Nos malheureux civils s'attendent à être fusillés. Ils parlent même de brûler le village. Pendant 2 heures, Monsieur le Curé, encadré de soldats baïonnette au canon, est obligé de frapper à toutes les portes pour faire mettre des lampes sur les fenêtres des maisons afin que toutes soient bien éclairées et être sûrs qu'aucun Français ne se cache dans nos demeures.

29 août - Funérailles d'un capitaine d'état-major de l'armée du *Kronprinz* (un de nos plus brillants sujets dit le général) par Monsieur le Curé.
L'état-major de (*la*) brigade, un général, des officiers logent chez M. le Curé.

30 août – Dimanche, office catholique à l'église protestante à la Forge, en plein air. Ils partent vers 2 heures … Une femme de Vendresse, interrogée par eux, leur révèle que nos Français battent en retraite. Ils quittent précipitamment la vallée mais il est trop tard. Ils ont perdu contact avec nos soldats et ne les retrouveront qu'à la Marne. Bien dirigée, cette retraite fut magnifique. Entraîner des troupes démoralisées, ne voulant plus se battre, abandonnant tout sur le terrain, les ressaisir et en, faire des héros. C'était un véritable tour de force quand, derrière soi, on avait une armée bien disciplinée, de forts gaillards, l'élite de l'armée allemande commandée par l'aristocratie (presque tous les officiers étaient nobles). En un mot l'armée du *Kronprinz*. La Grande Armée comme ils l'appelaient et qui devait être décimée à la bataille de la Marne.
Un des jeunes officiers allemands qui a la gangrène au bras droit reçoit la croix de guerre sur la route. Nous apprenons que c'était le 88e d'infanterie française qui occupait Montjoie le 27 août.

31 août - Il ne reste plus à Ht (*Haraucourt*) que les majors allemands et une patrouille. En dehors des écoles, de la brasserie et de la maison de M. Antoine. Madame Totot, M. Brunel, Charles Alexandre ont recueilli quelques blessés français. Les deux châteaux sont pleins de blessés allemands. Des Pères franciscains dirigent celle du château Baudelot – L'un d'eux qui vient tous les jours mettre le capitaine Chanson (qui tenait le cimetière le 27 et qui fut blessé grièvement à l'abdomen) dans un bain m'apprend que nous avons un nouveau Pape, qu'il s'appelle Benoît XV et est un ami de la France. Nous entendons le canon et concluons que l'on arrête l'avancée de l'armée allemande.

1er septembre - Les Allemands enterrent leurs morts des deux côtés du chemin du cimetière au bas des escaliers, avant la porte. Leurs officiers sont dans le cimetière, dans Its concessions trentenaires. Quant à nos morts, nous les enterrons clans l'emplacement du cimetière de Monsieur Lucien Guillaume et au-dessus du jardin de l'instituteur, près du cimetière de M. Baudelot. Des convois de vivres et de munitions ne cessent de passer jours et nuits.

6 septembre – La locomotive passe sur la voie. Les Allemands ont rétabli la ligne de Sedan à Raucourt et bientôt celle de Raucourt à Vouziers qui, disent-ils, leur rendra plus de service qu'un corps d'armée ….

7 septembre - Le médecin en chef, professeur de l'École de Médecine Impériale, logeant au château Guillet, délivre les passeports et m'en donne 2, un pour mon père et un pour moi.
8-9-10-11-12-13-14 septembre - On entend toujours le canon : la bataille engagée doit être terrible. Les Allemands sont soucieux.

Journée du 22 août 1914 au 47e R.I. de Saint-Malo

Un des derniers projets de **Roger Laouénan**, président-fondateur de *Bretagne 14-18*, était de reprendre dans son intégralité le volumineux journal de guerre de l'**abbé Jean Dervilly**, qui était au début du conflit sergent au sein du 47e R.I. de Saint-Malo. Les forces et le temps lui ont manqué pour mener cet ambitieux projet à son terme. Avec l'accord de Jacques Dervilly, neveu de l'ecclésiastique qui a conservé pieusement le témoignage de son oncle, nous reproduisons ici, en hommage à Roger Laouénan, le glaçant récit que fit le sergent Jean Dervilly de la désastreuse première rencontre que opposa le 47e R.I aux Allemands, le samedi 22 août 1914, lors de ce que l'histoire nomme la bataille de la Sambre ou la bataille de Charleroi.

« À 2 heures du matin, nous bivouaquons sur le plateau de Vitrival et la compagnie, comme les autres, s'abat de fatigue sur des gerbes d'avoine. Le capitaine fait faire immédiatement le café dans une ferme voisine pendant que Leclerc, sergent de jour, s'en va avec une corvée au train de combat, toucher les cartouches complémentaires (250) et il nous rapporte qu'hier, tout près d'ici, le 70 et le 41 ont été très éprouvés !! Alors, c'est notre tour.

On repart à 3 heures, avant le jour et c'est la journée du samedi 22 août qui commence. Après une marche, coupée de deux pauses, par des passages défilés, on reprend la grande route et on continue. Au moment de traverser un village, le capitaine nous annonce que nous allons avoir bientôt devant nous un régiment de la Garde. Les hommes plaisantent. On entend le canon tout près. Déjà, à la pointe du jour, on a entendu au loin une légère fusillade. C'est étrange comme je garde mon sang-froid. Je ne suis pas émotionné du tout et je m'en étonne.

Sur mon carnet de route, à la date de ce jour, je n'ai mis que ces deux mots : « *bataille, impressions* » Aujourd'hui que la tête et les nerfs sont plus reposés, je vais essayer de me raconter cette journée. Ce n'est pas facile : il faudrait me remettre dans l'état d'esprit du moment. Et pourtant, j'ai tellement vécu cette journée : le baptême du feu ! J'en ai le souvenir si vivant dans ses moindres détails, je la vois si nettement dans mon esprit qu'il me semble que je peux l'écrire ici. Tout, jusqu'aux pensées que j'ai eues revit clairement en moi. Je revois les lieux du combat comme si j'(*y)* étais encore. Il n'y a qu'une chose qui m'échappe : c'est le nom des villages traversés en ces circonstances.

Pendant ces quelques kilomètres de marche à la pointe du jour, nous rencontrons pour la première fois des gens qui fuient avec leurs enfants et leur mobilier. Ils s'en vont devant la bataille d'un village à l'autre marchant à regret et sans cesse pensant à retourner chez eux. Devant un groupe de maisons, quelques blessés, de la veille sans doute : leurs pansements sont frais et tout sanglants. Une batterie d'artillerie traverse à toute allure le village pour aller prendre position.

À peine sorti du village, le régiment prend une formation de combat ; les bataillons se déploient et les compagnies s'avancent en ligne de sections par quatre. Des hommes que les premiers coups de canon font réfléchir viennent me trouver. Des batteries du 10e, tout près derrière nous, crachent à toute volée ; mais nous ne voyons encore rien ; pas de coups de fusil. Nous avançons ainsi pendant quelque temps, à travers des champs cultivés ; puis nous laissons la formation en lignes de section par quatre pour nous mettre en lignes de tirailleurs par section et nous continuons à dévaler les pentes et à monter les champs, à travers des moissons encore debout. Nous nous trouvons juste dans la direction de tir de nos canons et nos obus passent en sifflant au-dessus de nous. Puis, devant nous, c'est un bois ou plutôt un taillis assez épais parsemé de grands arbres. Les batteries sont derrière nous, entre 2 et 3 kilomètres. Nous prenons une formation de rassemblement en ligne de section par quatre derrière ce bois qui nous couvre. Le 3e Bataillon est à notre droite et un peu en avant. Nous sommes restés debout, l'arme au pied et nous croyons les Allemands derrière le bois quand, tout à coup, des balles nous arrivent de droite, d'assez loin. Quelques hommes tombent. « *Couchez-vous !* » crient les officiers aussitôt. Et on emporte les premiers blessés. Puis, nous nous engageons dans le bois et nous le traversons, droit devant nous. Au bout de 200 à 300 mètres, le taillis cesse et ce n'est plus que de la haute futaie, des grands arbres assez espacés. C'est à ce moment qu'on reçoit les premiers obus, du 77 arrivant par rafales de 6. Ces premiers sifflements d'obus, faisant dans l'air un bruit de

mort. Pendant mon service, j'avais déjà entendu dans les tirs, le sifflement plus ou moins aigu des balles mais tout le monde est émotionné par le sifflement spécial des obus arrivant presqu'au point de chute. À chaque rafale qui s'annonce dans l'air, je fais vite un signe de croix et je dis ces mots : « *Sub tuum praesidium* »[2] en tombant à plat ventre ou me collant au pied d'un arbre. Et ils tombent, les 77 !! Un d'eux s'abat à 5 mètres de moi : je suis couvert de terre, dans la fumée. Un deuxième, cinq minutes plus tard, tombe entre le caporal Lecorre et moi : rien, ni l'un ni l'autre.

À droite et à gauche sont les autres compagnies du bataillon, mais où ? Aucune liaison à vue n'est possible dans ce bois, et d'ailleurs le régiment tient un front trop étendu. Comment savoir ce qui se passe ? Continuons d'avancer. Le bois se termine à 100 mètres plus loin. : c'est la plaine qui recommence avec ses moissons en gerbes abandonnées. Des unités du 3e Bataillon sortent du bois sur notre droite et s'avancent en tirailleurs. Elles sont arrêtées, presqu'à leur sortie du bois par les boches qui, dans de légères tranchées, les fusillent à 400 mètres. Le temps couvert ce matin s'est dégagé et le soleil donne maintenant. Est-il 9 heures, 10 heures ? Notre section que commande l'adjudant Lalle… se trouve isolée. Le sergent Leclerc voudrait sortir et rejoindre les éléments du 3e Bataillon qui sont tapis à l'abri des gerbes de blé : mais impossible et inutile. Les boches ont un trop beau champ de tir : on ne pouvait faire un mouvement à découvert. D'ailleurs, l'adjudant n'est pas partisan de cela, au contraire.

Une section égarée du 136 se joint à nous. Je demande des nouvelles de François Lecoulant[3], on ne le connaît pas. Nous occupons toujours la lisière du bois, couchés derrière les derniers arbres ou le talus. Les obus tombent derrière nous à présent, et coupent des arbres entiers qui tombent avec un grand bruit de branches cassées. Le capitaine qui arrive avec la section de soutien veut déboucher du bois, mais y renonce devant la situation. Les balles sifflent nombreuses, et font des bruits sourds en s'enfonçant dans le sous-bois. La première absolution que je donne est pour un pauvre gars qui a reçu une balle en pleine figure ; il se masque avec son mouchoir, sa tête n'est qu'un paquet sanglant, tout rouge. Il dit qu'il ne voit plus, qu'il ne peut s'en aller plus loin et qu'il veut rester là. Pauvre ami ! On le force à retourner plus loin en arrière ; il s'en va à l'aventure. Quel est-il ? Qu'est-il devenu?

Le capitaine à voulu sortir quand même mais il est obligé de rentrer aussitôt. À droite le 3e Bataillon se replie aussi. À gauche et devant nous, on voit les boches qui s'avancent par petites colonnes, mais nombreuses, le long des haies et des talus. Les obus tombent toujours, mais déjà au sifflement, je devine leur chute plus ou moins éloignée. Nous n'avons toujours pas la liaison avec les compagnies de droite et de gauche : nous l'avons cependant cherchée. À mesure que les coups de fusils diminuent sur notre droite, nous nous replions et nous retraversons le bois par le même chemin. À la sortie de ce bois, les compagnies se retrouvent et se remettent en ordre et le colonel Poncet des Noailles qui se trouve là nous ordonne de creuser une tranchée à 100 m. en arrière mais cette distance du bois est trop courte, le champ de tir n'est pas suffisant et, à peine avons commencé, qu'on nous fait reculer à 1 800 mètres pour établir une nouvelle tranchée, face au bois. À notre gauche, le terrain montant légèrement nous empêche de voir à plus de 500 mètres. À notre droite, à perte de vue, un terrain légèrement vallonné et semé de petits bois. On commence à travailler sous le soleil qui tape dur et le 2e Bataillon qui a le moins souffert doit tenir cette tranchée jusqu'au bout.

La soif se fait sentir : on organise des corvées d'eau et on continue à creuser cette tranchée, ou plutôt ces éléments de tranchée, en ligne droite, non reliés entre eux, pour tireur à genoux. Voici donc à peu près la situation. Devant nous à 1 800 mètres un bois qui nous présente un front de 7 à 800 mètres. En avant, à droite, des plaines, plusieurs villages dont Falisolles, le plus près ; quelques-uns brûlent d'où monte, sous le soleil, une grosse fumée blanche. En avant et à gauche, Namur dit-on. À gauche tout à fait, un champ de tir de 500 m. à peu près, en montant et on ne voit plus rien. Derrière nous, un village : Sart St-Eustache ? Le Roux ? Une route venant du village, prenant la tranchée à angle droit, se dirige vers le bois qu'elle traverse.

[2] Prière adressée à la Vierge : « À l'abri de ta miséricorde. »

[3] François Lecoulant, originaire, comme Jean Dervilly,, de la Ville-es-Nonais (35), classe 1913, incorporé au 136e R.I. de St-Lô passa sans encombre cette sanglante journée du 22 août. Par contre, son frère Joseph, classe 1911, caporal au 47e R.I. fut tué ce 22 août 1914 à Falisolles (Belgique).

Elle est bordée de gros hêtres, d'un côté seulement, depuis le village jusqu'à l'endroit où la tranchée le rejoint. Entre le village et nous, à 500 mètres, une batterie du 10e, la 5e.

Pendant que les hommes continuent à creuser la tranchée, je me rends au carrefour de la route et de la tranchée. De l'emplacement de ma section à cet endroit, il y avait à peu près 300 mètres. Là se trouvaient encore le général de division Boué et son état-major. Un médecin du régiment venait d'y établir son poste de secours qu'il devait, d'ailleurs, bientôt transporter plus en arrière. Les blessés de la matinée reviennent soit seuls, en se traînant, soit sur des brancards. Nous ne recevons pas d'obus, pas de coups de fusils, il y a une accalmie. Pas encore repérés, des brancardiers vont chercher devant nous dans la plaine des blessés qui ne peuvent plus avancer. D'autres que nous voyons sortir du bois n'auront sans doute pas le temps d'arriver jusqu'à nous et quelques-uns cherchent un refuge dans une cabane à 200 m. de la lisière. Il y a trop loin pour aller les chercher et les brancardiers sont trop peu nombreux. Parmi les blessés qui arrivent il y a un petit Saint-Cyrien, les deux cuisses broyées par un obus, tout au plus 20 ans, très pâle sur son brancard avec de grands yeux noirs fiévreux : « *Mon général, pourquoi bat-on en retraite ?* » « *Mais non, mon petit, on ne bat pas en retraite* », et il tombe les yeux clos sur son brancard plein de sang. Je vois l'abbé Richard, qui soutient de sa main gauche son bras droit fracassé. L'abbé Péhu qui a perdu tous ses officiers, dit-il. Et toujours des blessés. J'ai malgré moi les larmes aux yeux devant tous ces débris, devant ces hommes qui ne sont plus que des loques et qui pourtant, il y a quelques heures, étaient si vigoureux et si pleins d'ardeur. Je demeure ainsi au même endroit jusqu'au moment où la tranchée est terminée, ou plutôt, où les officiers nous commandent de nous terrer.

Ceci a été écrit au mois de janvier 1915, pendant mon séjour au dépôt du 47e, et mon nouveau départ pour le front en février m'avait empêché de continuer. Je viens de reporter sur ce cahier, les premières pages écrites et je continue à recopier mon carnet de route. Dans quelques jours, ce sera le 1er anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918. J'ai vu la fin de la guerre et j'en bénis Dieu. Je le dois aux très nombreuses et très ferventes prières qu'on a faites pour moi. Mais après cinq années d'infinies misères, comme les combattants d'infanterie en ont connues, je n'ai plus le même état d'esprit. La puissance de sentir s'est émoussée au choc des émotions trop fortes et trop souvent répétées, le degré de sensibilité s'est amoindri. À certains moments et pour bien des cas, il n'y avait plus dans l'homme que le corps qui souffrait, qui criait misère, accaparait toute l'attention et demandait toutes les exigences. Et puis, de tous ces détails que j'ai consignés dans ces premières pages que je viens de relire, beaucoup sont puérils, mais comme ils accompagnaient mes premières impressions de campagne, ils me paraissaient importants, tout était nouveau pour nous à ce moment : les petites comme les grandes choses qu'occasionnait cette chose nouvelle et importante : la guerre. Maintenant je souris de tous ces petits détails et j'en aurais oublié la plupart ; je serais même à présent incapable de préciser bien des choses, sauf toutefois certains évènements et les plus importants, si je n'avais tenu à jour, sans en perdre ou en égarer une feuille, mon carnet de route. Parfois je ne ferais que le recopier ; j'y ajouterai aussi des explications ou des souvenirs qui me reviendront, en m'aidant de mes lettres, écrites elles aussi au jour le jour, que j'ai retrouvées et qui reflètent, au même titre que mon carnet de route, mes impressions que j'aime à retrouver et que j'aimerai aussi à relire de temps en temps, sur les choses et sur les évènements de ces cinq dernières années que je ne puis et ne dois oublier.

Suite des évènements de la journée du 22. À peine dans la tranchée auprès de Leclerc, les premiers boches se montrent à la lisière du bois : feu ! Tout le monde tire. La batterie, derrière nous, commence le feu également. Les boches hésitent, essayent plusieurs fois de sortir, et installent une ou plusieurs mitrailleuses qui balaient la tranchée. Imprudent qui se lèverait ! Nous continuons à tirer. Après 20 minutes ou une demi-heure j'entends des cris « *En arrière !* ». Mais qui donne cet ordre ? Et pourquoi ? Impossible de le savoir. Mais, peu à peu, la tranchée se dégarnit. Les hommes la suivent pour se rendre à la grande route : certains se lèvent, vont carrément en arrière, mais plusieurs de ces malheureux tombent sous les balles. À ce moment je vois le commandant du bataillon debout, derrière un hêtre de la route, faire signe du repli en arrière. Mais comment, et par ou ? Leclerc s'en va. Je n'ai qu'un moyen : je suis à l'extrémité la plus éloignée de la route, je vais la suivre et en profiter autant que possible ; il faut passer très vite pour aller d'un élément à l'autre. Plusieurs hommes blessés ou morts les jalonnent déjà : ils ont sans doute voulu marcher à découvert. J'essaye de me faire reconnaître, quelques-uns ne répondent pas ! Sont-ils morts ?

D'autres agonisent dans des soubresauts douloureux ; certains, souffrant trop, se tordent comme des vers coupés. Quelques-uns s'accrochent à moi pour que je les emmène. À chacun je donne l'absolution, mais comment, tout seul, les sortir de là ? J'arrive enfin presqu'à la route. Il me faut y arriver, sans abri la traverser, et une mitrailleuse la bat sans cesse. Un signe de croix, un « *sub tuum* », et allons-y.

C'est fait, je suis derrière un gros hêtre, et je n'ai pas de mal. Je me trouve là avec les derniers hommes de la compagnie qui viennent de faire comme moi, et tous nous remontons en courant vers le village où arrive déjà une partie du bataillon. À 500 mètres, les artilleurs qui ont cessé le feu, attellent leurs pièces. Mais pourquoi reculer ? J'en ai l'explication : dans le village que tout le monde traverse en courant, l'infanterie comme l'artillerie, au trot, avec des blessés sur les caissons, les balles claquent sec contre les murs, les boches y arrivent. Nous n'étions pas couverts à gauche, ou bien nos unités ont été obligées de céder et, de ce côté où nous n'avions pas de vue, les boches ont percé. Les habitants sont partis et devant les maisons on voit beaucoup de blessés qu'on abandonne, des tués aussi dans les fossés de la route. Les sections et les compagnies se reforment et se reconnaissent un peu à l'abri, mais sans s'arrêter. J'apprends que le capitaine est blessé ; le lieutenant Danièlo prend le commandement de la compagnie, toujours très calme. Des batteries, en position derrière le village, s'apprêtent à atteler et nous continuons, pour aller nous aussi prendre position dans des prairies entourées de clôtures en fil de fer ; puis peu de temps après, nous reculons de quelques centaines de mètres, à la lisière d'un bois.

La fin de l'après-midi se passe ; des blessés, quelques voitures, des convois d'artillerie défilent vers l'arrière, puis plus rien … La compagnie se trouve rassemblée. Nous avons des pertes pas mal. Lecorre est blessé au pied. Je l'ai vu s'en aller, aidé par un homme de son escouade. Avant la nuit, nous (*nous*) rassemblons de nouveau, et nous reprenons pour peu de temps la marche vers le sud. Sur la route, de l'artillerie, avec des blessés sur les caissons et les avant-trains, les servants à pied. On évacue les blessés comme on peut. Un pauvre artilleur a toute la figure emportée, des pansements ensanglantés lui font une tête énorme, on le dirait mort. Des compagnies de différents régiments du corps se reforment et se regroupent le long de la route. Nous arrivons à un carrefour avec quelques maisons : le soir se fait. Les habitants ont fui et on commence à visiter la grange et les greniers pour établir le cantonnement. Des troupes passent toujours. Arrive un général, à cheval, avec ses officiers ; « *Quel régiment ? Que faites-vous là ?* » « *2e Bataillon du 47. Nous avons ordre de cantonner ici.* » « *Non, il faut partir tout de suite ; Dans une demi-heure, vous aurez les Prussiens sur le dos.* » On rassemble et on part. Il fait presque nuit. J'appris les jours suivants que le général Boué, commandant la division, fut blessé ce jour-là d'une balle au ventre. Bien des manquants aussi à la section. »

Reconstruction

(*Article retrouvé par Jacques Roignant dans le* Journal de Lannion *du 15 novembre 1921*)

« Le premier village sinistré entièrement restauré

Demain, dimanche, aura lieu l'inauguration du village de Cléry/Somme, première commune complètement restaurée après avoir été entièrement détruite par l'invasion.

Cette rapide reconstitution est due à l'initiative d'un industriel (M. Fenaille) qui a adopté cette localité en souvenir de son fils. Celui-ci, aviateur pendant la guerre, obtint la médaille militaire au cours d'une reconnaissance périlleuse effectuée au-dessus de Cléry, le jour même où les Allemands évacuèrent le village.

Cet industriel (M. Fenaille) a pris à sa charge le reconstruction des immeubles communaux : mairie, église, écoles etc. a fait l'avance des fonds nécessaires pour les maisons particulières dont les propriétaires étaient assez aisés et a rebâti à ses frais les habitations des plus pauvres sinistrés, laissant à leur entière disposition le remboursement intégral par l'Etat de leurs dommages de guerre. »

Maurice Fenaille (1855-1937) était un industriel qui avait fait fortune dans le raffinage de pétrole. Il consacra une partie de sa fortune au mécénat et à l'achat d'œuvres. Il prit la décision de rebâtir Cléry en reconnaissance de la chance qui fut celle de son fils Pierre Fenaille qui échappa à la mort lors d'un combat aérien au-dessus des ruines de cette localité, en 1916. En recherchant plus complètement le destin de ce fils, nous avons « débusqué » quelques erreurs

dans les documents administratifs le concernant. Sa date de naissance est bien notée au 18 juillet 1888 dans toutes ces fiches. Par contre, le lieu de naissance n'est pas le même selon les sources. Il serait né à Murs (49) selon sa fiche de la matricule militaire ; « dans le Maine-et-Loire » selon la fiche synthétique des archives de Paris ; d'autres fiches militaires indiquent qu'il est né à Neuilly/Seine. On trouve effectivement son acte de naissance dans l'état-civil de cette ville alors qu'il n'apparaît nulle part dans celui de Murs. La date de son décès est également parfois erronée : pour divers documents, il serait décédé en 1937 ; ce qui interroge car sa fiche matricule le donne mobilisé en septembre 1939. Il semble bien que des généalogistes, relayés par wikipédia , aient confondu l'année de la mort de son père, 1937, avec la sienne. Son acte de naissance indique, en mention marginale, qu'il s'est éteint le 18 mars 1967 à Versailles.
Cette recherche contradictoire nous conforte dans notre principe de vigilance dans l'exploitation des données, même officielles.
La fiche matricule de **Pierre Fenaille** (qui est celle conservée aux archives de la Seine sous le n°, classe 1908[4], ne mentionne pas ce combat aérien. Pierre Fenaille commença la guerre comme maréchal-des-logis au 30e régiment de dragons. Dès le 6 août 1915, il passe comme élève pilote dans l'aviation. Il est affecté à l'escadrille MF 52 le 8 octobre 1915. Il est promu sous-lieutenant à titre définitif le 1er avril 1917 puis lieutenant le 25 septembre 1918. Il va combattre sur divers fronts, en particulier en Italie. Il a été cité à trois reprises (armée et brigade) et a été décoré de la Croix de Guerre, de la Médaille militaire et de la Croix de la valeur militaire italienne.
Après la guerre, il poursuivra sa carrière militaire dans la réserve, toujours dans l'aviation. Il sera de nouveau mobilisé dans cette arme en septembre 1939. Il est surtout connu pour ses inventions et innovations dans le domaine automobile.

Bibliographie

🕮 *Adopte un soldat, correspondances de marraines de guerre 1915-1922*, Éditions Du Mauconduit, 2024, 144 p., 13,00€.
🕮 AMAT Jean-Paul, *Les forêts de la Grande Guerre, de 1815 à nos jours*, 2024, 640 pages, 35,00€.
🕮 BENOISTEL Mathilde, DESSERIERES Laetitia, *La guerre des tranchées*, Rennes, Ouest-France, 2024, 128 pages, 16,90€.
🕮 BONIFACE Xavier, HEUCLIN Jean, Diocèses en guerre (1914-1918), Lille, Septentrion, 2018, 324 pages, 25,00€.
🕮 BRUNEAU-RUMSEY Anne, LETALLEUR Pascale, SOMMER Séverine, *Les peintres et la Première Guerre Mondiale*, Sorbonne Université Presses, 204, 440 pages, 38,00€.
🕮 DE LAUNAY Jacques, *Secrets diplomatiques 14-18*, Paris, Rue de Seine, 2023, 180 pages, 19,90€.
🕮 LEJEUNE Philippe, *Adieu, ma pauvre guerre, Pézard à Vauquois*, Éditions Du Mauconduit, 2024, 112 pages, 15,00€.
🕮 MAC AULEY Mary, Ethel, *Vivre pendant la Grande Guerre, souvenirs d'une Américaine en Allemagne*, Versailles, Omblage, 2024, 254 pages, 20,00€.
🕮 PUJOL Joan-Pere, *Les colonisés de l'Hexagone pendant la Grande Guerre*, Fouesnant (29), Éditions Yoann Embanner, 2024, 192 pages, 13,00€.
🕮 VINCENT Daniel-Henri, *L'amiral Violette, un républicain de la Royale*, Paris, Éditions SPM, 2023, 518 p., 44,00€.
🕮 WERMEISTER Catherine, *Représentations de mutilés de guerre en Allemagne (1914-1933)*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2024, 320 pages, 26,00€.
🕮 ZWEHL (von) Hans, *Le siège de Maubeuge (25 août-8 septembre 1914)*, Lille, Septentrion, 2019, 284 pages, 23,00€.
➔ **Signalée par Jean-Yves Coulon**, la série de 5 volumes où l'auteur, JEANCE Gérard, du Groupe d'Amitiés Généalogiques de Tournai (Belgique) recense les soldats morts pendant la Grande Guerre des 5 départements de la Bretagne provinciale.
🕮 *Dictionnaire des morts de 1914-1918 du département du Morbihan*, Éditions Généalogiques de la Voûte, 380 pages, 2017, 50€.
🕮 *Dictionnaire des morts de 1914-1918 du département d'Ille-et-Vilaine*, Éditions Généalogiques de la Voûte, 376 pages, 2018, 50€.

[4] Il existerait une autre fiche aux archives de Maine-et-Loire, au recrutement de Cholet portant le n° 1551 dans les classes 1905 ou 1906 (fiche disparue)

🕮 *Dictionnaire des morts de 1914-1918 du département des Côtes d'Armor* anciennement Côtes-du-Nord, Éditions Généalogiques de la Voûte, 415 pages, 2019, 50€.
🕮 *Dictionnaire des morts de 1914-1918 du département du Finistère*, Éditions Généalogiques de la Voûte, 2022, 50€.
🕮 *Dictionnaire des morts de 1914-1918 du département du Loire-Atlantique*, anciennement Loire-Inférieure, Éditions Généalogiques de la Voûte, 563 pages, 2023, 50€.

Le fonds photographique Yvonne Kerdudo

(René RICHARD, Jacques ROIGNANT)



Yvonne Kerdudo, est née le 4 janvier 1878 à Ploumiliau (22). Elle travaille très jeune à Paris, y apprend la photographie puis revient installer un atelier à Plouaret (22), dans le Trégor. Elle sillonne la campagne à bicyclette pour aller fixer sur ses plaques des scènes de la vie courante, des cérémonies, des groupes, des personnages. Elle exerce ainsi pendant des dizaines d'années, de 1902 à 1952. A son décès (10 avril 1954, Plouaret) l'énorme collection de ses plaques photographiques est conservée par la famille mais est longtemps laissée dans l'oubli avant qu'une petite nièce ne la confie à la compagnie *Papier Théâtre* qui commence à l'inventorier et à la sauvegarder. Cet exceptionnel trésor ethnographique de quelque 13 400 plaques (soit 22 000 photographies prises de 1912 à 1952) a été ensuite déposé aux archives départementales des Côtes d'Armor où ces délicats clichés sont en cours de nettoyage et de classement. Une thématique a pu être établie (portraits, fêtes, cérémonies, métiers …). C'est ainsi que l'on y retrouve un nombre important de plaques où figurent des soldats de la Grande Guerre et leurs familles. À noter que des unités du 161e R.I., régiment de Reims replié en Bretagne, cantonnèrent à Plouaret, au camp Driant, à partir de 1915, et que, à dater de 1917, la commune y vit aussi stationner des troupes polonaises, ce qui n'échappa pas à l'objectif de « Madame Yvonne ».

Le cliché que nous avons copié porte comme légende : « *Famille Louédec. Le père a été blessé le 7 octobre 1914 à Arras par éclat d'obus et a dû être amputé. La mention* « Soldat courageux et dévoué » *apparaît dans sa fiche matricule militaire. Il a reçu la médaille militaire et la Croix de guerre avec palme*. » (Laronze Pascale et Salaün Pierre).

Deux ouvrages ont été consacrés à cette véritable artiste et à son œuvre.

🕮 **Laronze Pascale, Salaün Pierre**, *Madame Yvonne, Kerdudo Yvonne (1878-1954),* Trézélan, Filigranes éditions, Compagnie Papier Théâtre, 2020, 247 pages.
🕮 **Morvan Françoise** (Kerdudo Yvonne), *Les enfants de la guerre*, Paris, Éditions Mesures, 2022.

La Croix de Guerre attribuée à une ville par Jean-Pierre COTTE

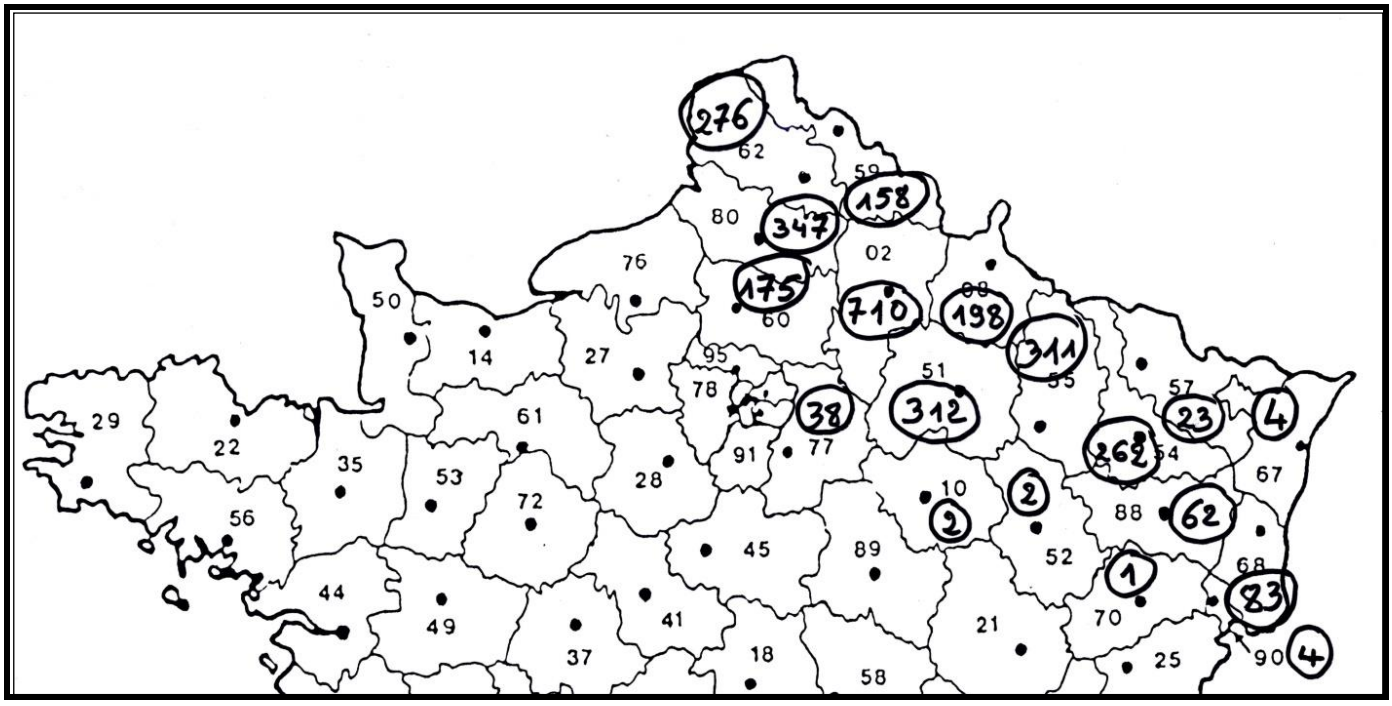
Je me suis longtemps demandé si ma commune de résidence, Plaintel, dans les Côtes d'Armor, avait reçu la Médaille militaire et la Croix de Guerre 1914-1918, puisque ces décorations figurent sur le monument aux morts communal.

Comme j'ai passé mon enfance et mon adolescence en Lorraine, je connais bien les frontons des mairies de nos communes qui arborent fièrement sur l'Hôtel de Ville ces décorations[5]. Nancy, Verdun ont même édité une carte postale où figurent ces décorations accrochées sur un coussin (souvent avec la Légion d'Honneur[6]).

Qu'en est-il de ma commune de Plaintel ? En faisant quelques recherches sur Internet, j'ai trouvé une référence qui m'a donné la réponse : **Communes décorées de la Croix de guerre 1914-1918 :**

http://memorialdormans.free.fr/AlbumCeremonies11-11-2009/CommunesCroixDeGuerre14-18.pdf

Ce fichier me semble très complet, il n'y a pas de commune du Grand Ouest dans ce fichier ; toutes ces communes se trouvent sur le front de 1914-18 ou à proximité du front. Il faut ajouter 8 villes en Belgique, 1 ville en Italie, 2 villes en Roumanie et 2 villes en Serbie.



[Ajouter sur cette carte le département 75 : 1 ville (Paris ?) et le département 93, 1 ville].

BRETAGNE 14-18
Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre
Bulletin de liaison et d'information
ISSN. 1240-5396
Directeur de la publication: René RICHARD
Contacts association : Bretagne 14-18, 14-Bel Horizon, Plessala, 22 330 – Le Mené
Bretagne 14-18, 6-allée des Bruyères, 22 300 - Lannion

[5] Pour Nancy : consulter Le *Miroir*, N°308, 19 octobre 1919. Pour Pont-à Mousson : consulter Le Miroir N°314, 30 novembre 1919.
[6] 22 villes seulement ont la Légion d'Honneur au titre de 1914-18 dont 3 qui me sont chères : Nancy, Nomeny et Pont-à-Mousson.